

*Libretto*



A. E. W. MASON

LES  
QUATRE PLUMES  
BLANCHES

roman

Traduit de l'anglais par  
Pierre Nozam

*Libretto*

© Éditions Libretto / Libella, Paris, 2019

ISBN : 978-2-36914-557-8

## NOSTALGIE DE L'EMPIRE

*En ce temps-là, des jeunes gens héroïques et quelque peu niais défendaient la gloire de la Couronne aux frontières de l'Empire, avec à leur pommeau les couleurs de leurs belles. Des colonels à la retraite soignaient leurs rhumatismes au punch et au brandy dans les salons de quelque club londonien sentant fort le vieux cuir et le tabac d'Égypte, tout en radotant les détails de la chute de Sébastopol ou du siège de Krishnapuhr. Des « spinsters » allumées, toutes voilettes au vent, se risquaient sans trembler, avec pour seule arme leur ombrelle, en plein pays anthropophage, sur les pas de Mary Kingsley. Et le terrible Gordon, défiant le ministère, s'en allait affronter seul le Soudan insurgé, tandis que Richard Burton, déguisé en Arabe, pénétrait le premier dans La Mecque interdite. L'Empire ! Et cette fascination d'explorer sur les pas des héros, au plus secret de soi, notre propre « ligne d'ombre »...*

*Des aventuriers, là-bas, se gagnaient des royaumes, devenaient sultan, rajah, mandarin, ou finissaient dans une marmite, avec du poivre et du manioc. Vers les Célèbes et Bornéo glissaient sur les eaux claires d'improbables schooners, chargés d'esclaves et de coprah. Dans les jungles d'Afrique, au pays des gorilles et des coupeurs de tête dansaient, lascives, des prêtresses cruelles. Pendant combien d'années ai-je moi-même sillonné en rêve cette Afrique, à la recherche d'Ophir la mystérieuse ? Quand je ne chassais pas, bien sûr, le gorille blanc – « avec des balles*

*dum-dum », me rappelle Jean-Pierre Sicre, qui à la même époque, aux côtés de Burton et de Speke, découvrait la source du Nil Blanc... Je vous épargnerai cette fois le récit de mes aventures africaines, les diamants arrachés aux doigts crochus du vieil Archie – un rude gaillard, pourtant ! – sur la piste du Kalahari, ou bien encore... Mais laissons là : le temps a passé. Jean-Pierre, cédant aux conventions sociales, a renoncé aux culottes courtes et aux balles dum-dum, et je chasse moins le gorille blanc. Quant à l'Empire... restent les livres, où retrouver l'écho de nos aventures rêvées, la brûlure des embruns sur la peau, le souffle violent et doux des vents de sable – et cet appel, au loin, des royaumes d'or et de lumière. Restent les livres, pour se souvenir d'un temps où nous étions capables, nous aussi, d'actes héroïques et de grands sentiments : L'Homme qui voulut être roi, bien sûr, que je ne suis pas loin de placer au-dessus de tout ; Les diamants noirs de Rider Haggard ; un roman ou deux de John Buchan ; La Tragédie du Korosko de Conan Doyle... Et cette étrange merveille : Les Quatre Plumes blanches.*

*Ce fut, jusqu'à ce jour, le livre de chevet de plusieurs générations de jeunes Anglais – et le cinéma n'en tira pas moins de sept adaptations. Mais si cette chronique aventureuse a ainsi traversé les âges, c'est que les lecteurs adultes – et non les moindres – y trouvent aussi leur bonheur. Graham Greene lui-même, qui lui consacra un de ses essais (Journey into the success, in Collected Essays), s'étonnait, après tant d'années, de retrouver à sa lecture plus de plaisir encore qu'au temps de sa jeunesse – et n'hésitait pas à placer l'œuvre « bien au-dessus de son proche cousin » : La Lumière qui s'éteint, de Kipling. Sans doute les sentiments qui animent les héros de cette histoire ne sont-ils pas exactement au goût du jour – mais par un curieux processus de transmutation poétique, ils se trouvent à ce point exaltés, sublimés, « dignes de l'antique », qu'échappant aux risques de ridicule, ils nous touchent comme autant d'échos*

*d'un monde à jamais englouti. Ajoutons que l'extraordinaire fortune du livre ne tient évidemment pas à la seule grandeur d'âme des personnages : nous n'aurions pas, sinon, oublié les quelques centaines d'autres romans « d'aventures impériales » qui eurent eux aussi, vers le tournant du siècle, leur heure de gloire. Non, ce qui nous surprend dans ce texte, encore aujourd'hui, et nous émeut, tient d'abord à un thème, qui paraît prendre l'exact contrepied des conventions du genre : la peur, et la peur rachetée – un peu à la manière du Lord Jim de Conrad.*

*Un soir de bal, à Lennon House, où l'on célèbre les fiançailles de la fille de la maison, Ethne, et du brillant officier Harry Feversham, se produit un fait étrange : alors que la fête bat son plein, on apporte à Feversham une petite boîte, qui se révèle contenir trois plumes blanches, et les trois cartes de visite de ses meilleurs amis de régiment. Ethne, qui a remarqué la scène, exige une explication, arrache une plume à son éventail et l'ajoute aux trois autres. Puis, irrévocablement, elle rompt ses fiançailles. À l'aube, Harry a disparu. Pour ces quatre plumes blanches, Harry Feversham se lance alors dans la plus folle aventure. Barbu, crasseux, déguisé en marchand grec ou en joueur de cithare, il remontera le Nil jusqu'aux confins du Soudan, se mêlera aux tribus révoltées, affrontera les déserts du Sud où les mirages lui renvoient l'image hallucinée de ses collines anglaises... et connaîtra pour finir la terrible prison de la Maison de pierre. Six années de cauchemar à seule fin d'exorciser le souvenir de quatre plumes blanches offertes un soir de bal. Car ces plumes lui avaient signifié un message on ne peut plus clair. Elles lui avaient dit : « Feversham, vous êtes un lâche ! » Tout cela pour découvrir, au bout du chemin, que ce n'était pas tant la peur face au danger qui l'avait fait trébucher, jadis... que la peur d'avoir peur...*

*Le traitement du thème, pour le moins singulier, n'est d'ailleurs pas moins au rebours des règles en usage, qui veut résolument*

ignorer l'unité alors supposée nécessaire du lieu, du temps et de l'action, induisant toutes sortes d'« ellipses temporelles et le passage d'un héros à l'autre par chapitre ou groupe de chapitres, de sorte que seuls les temps forts de l'histoire sont racontés, et que le suspense est entretenu, parce qu'on attend la suite des événements, non pour un seul personnage, mais pour tous », note très justement Jean-Yves Tadié dans son essai *Le Roman d'aventures* (PUF). À peine Harry Feversham, le héros central de l'histoire, est-il décrit dans les premiers chapitres. On ne suit d'abord son aventure que de loin, comme si elle se trouvait réfractée par le miroir du regard d'autrui. On ne fait longtemps que l'entrevoir, le deviner. Jusqu'à ce qu'il sorte peu à peu de l'ombre, purifié par les épreuves et radicalement transformé, tant au physique qu'au moral. Et pourtant, malgré cette structure éclatée, jamais l'intensité du discours ne fléchit ; le récit avance à toute allure, impose sa nécessité aux descriptions – succinctes – et aux dialogues – réduits à l'essentiel. Graham Greene regrettait un peu que Mason eût aussi résolument sacrifié au récit la psychologie des personnages et même, en une occasion, la simple vraisemblance – quand le délire du brave Harry dans la prison d'Omdourman reste assez lucide et chronologique pour livrer toutes les informations nécessaires à l'homme qui doit être sauvé. Soit. Mais n'était-ce pas précisément le pari de Mason que de bâtir un récit assez fort pour évacuer toute psychologie ? Et est-on bien sûr qu'un traitement psychologique des affres de Feversham sur le chemin de sa rédemption aurait la même force de suggestion que ce récit détourné, d'où surgit peu à peu le héros absent ? Je puis me tromper, mais il me semble bien que notre fascination tient aussi à ce que, dévorant le livre, nous savons déjà la réponse. Ce en quoi Mason s'impose comme un très grand (« admirable écrivain », proclame Graham Greene en ouverture de son essai) : en tout cas l'un des maîtres de cette école de romanciers anglo-saxons apparemment si étrangers au « génie français », les story-tellers – les conteurs d'histoire.

*Il s'était cru d'abord destiné à une carrière d'acteur. Un petit succès dans le rôle de l'Héraclès d'Alceste, à l'université d'Oxford, lui étant quelque peu monté à la tête, il n'avait eu de cesse, négligeant ses études de lettres malgré les mises en garde de son condisciple Quiller-Couch, de se faire engager dans la troupe d'Edward Compton – où, à partir de juin 1888, il occupa pendant six ans le rôle éminent de deuxième figurant, au salaire de trente-cinq shillings par semaine. Six années de la vie médiocre d'acteur itinérant, pour se retrouver sans ressources et sans rôle en 1894, à vingt-neuf ans, sur le pavé de Londres. Une brève apparition dans *Arms and the Man* de Bernard Shaw, puis une autre dans *The Land of Heart's Desire* de Yeats : il se serait bientôt trouvé à la soupe populaire si Oscar Wilde, frappé par son sens du récit, ne l'avait encouragé à écrire. *A Romance of Wastdale*, sa première nouvelle, publiée en 1895, connaît un succès immédiat. Il s'emploiera dès lors, avec un zèle de néophyte, à occuper les colonnes des journaux et des magazines. Son premier roman, *The Courtship of Morrice Buckler* (1896), est classé par les critiques du *Spectator*, lors du traditionnel bilan de Noël, parmi les quatre meilleurs romans historiques de l'année (avec *Rodney Stone* de Conan Doyle, *The Heart of Princess Osra* d'Anthony Hope, et *A Monk of Fife* d'Andrew Lang). *The Watchers* (Les Guetteurs), une très belle histoire de brouillard, d'écume et de contrebandiers dans les îles Scilly (1899), le fait comparer au *Falkner* de Moonfleet. Son ami Quiller-Couch a enfin d'excellentes raisons de le saluer comme un nouveau Dumas quand paraît *Clementina* (1901) – l'histoire, menée à un rythme d'enfer, d'un d'Artagnan écossais qui, avec trois fiers compagnons, sauve la princesse Sobieska des geôles d'Innsbruck, et brave mille périls pour la conduire en Italie, où elle épousera le Vieux Prétendant – avant de donner naissance à Bonnie Prince Charlie. Mais le succès total, écrasant, définitif, celui qui vous porte d'un coup au firmament de la gloire, Mason devait le connaître l'année suivante*

avec *Les Quatre Plumes blanches*. D'emblée, le livre est tenu pour un classique, acclamé par les plus grands auteurs du temps, et Mason considéré comme le « nouveau Kipling ». « Son avenir désormais apparaît sans limites », prophétise Andrew Lang dans la *Pall Mall Gazette*.

Sans limites ? Sans doute lui aurait-il fallu pour cela un peu plus d'exigence, et un moins grand appétit à profiter de son succès – n'avait-il pas assez goûté dans sa jeunesse de la vache enragée ? se justifiait-il en riant quand on lui reprochait un roman trop vite écrit. *Chasses en Afrique du Nord*, croisières en Méditerranée, escalades dans les Alpes, entrecoupées de longs séjours à la Cour, où le roi aimait s'entretenir avec lui de ses projets romanesques (à la demande de George V, il accepta même de différer un roman sur *Kœnigsmark*, et se vit proposer en récompense une baronnie – qu'il refusa). Où trouver encore le temps, dans pareil tourbillon de plaisirs et de mondanités, pour approfondir son art ? *Running Water* (1907), *The Witness for the Defence* (1913) nous paraissent aujourd'hui bien décevants. Quelques livres, pourtant, de loin en loin, avivent nos regrets : *Fire over England* (1936) sur l'Invincible Armada ; *Musk and Amber* surtout (1942), un splendide roman dont le héros se trouve être un castrat du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sans oublier *At the Villa Rose* (1910), où il imagine un personnage appelé à devenir une figure classique du roman policier : l'inspecteur Hannaud, de la Sûreté parisienne (dont Agatha Christie s'inspirera pour son capitaine Hastings). Un très estimable palmarès, donc, tout bien considéré ; auquel il convient d'ajouter, à la faveur de la Grande Guerre (et dans les *Services Secrets* – comme tant d'autres écrivains anglais de ce siècle), assez d'actions d'éclat, au Maroc, en Espagne, au Mexique, pour nourrir une légende.

Reste que *Les Quatre Plumes blanches* annonçait sans doute une œuvre à venir d'une tout autre ampleur – et que les vrais amateurs durent rester sur leur faim. Comment, s'irritait Graham

*Greene, un écrivain doué d'un pareil sens du récit, d'une technique si brillante, avait-il pu gâcher tant de talent ? Pourquoi, avec de tels atouts entre les mains, n'avait-il pas progressé, à l'instar, par exemple, d'un Stevenson ? Peut-être, soupirait Greene, par la faute d'une trop grande aptitude au bonheur. Souvenons-nous des lettres de Conrad : « Il est tard. Je suis épuisé, après une journée d'ascension difficile. D'ailleurs, c'est maintenant toujours difficile, pour moi. Et le pire, c'est que l'on ne s'est même pas rapproché du sommet quand le jour s'achève. » À la même époque Mason, lui, se hâtait de finir un roman parce que des amis l'attendaient pour une escalade d'agrément dans les Alpes. Probablement, conclut Greene, ne s'étaient-ils pas fixé les mêmes sommets...*

*Demeure, par chance, ce livre météore. Le soleil se lève, déjà blanc, sur le désert, avec là-bas, au loin, le Soudan insurgé. Les chameaux s'impatientent, tandis que la colonne se prépare. Le colonel Trench agonise dans la Maison de pierre, aux mains du cruel Khalife. Demain nous repartirons, par les pistes de Souakim, pour lui porter secours...*

MICHEL LE BRIS



## I

### UNE « SOIRÉE DE CRIMÉE »

Devançant les autres invités du général Feversham, le lieutenant Sutch arriva à Broad Place dès cinq heures. Le soleil était encore haut dans le ciel de juin, et la vieille maison de briques rouges adossée aux collines du Surrey se détachait tel un joyau sur la profondeur sombre de la forêt de pins. Le lieutenant traversa en claudiquant le hall d'entrée, où les portraits des Feversham s'étagaient jusqu'au plafond, et gagna la terrasse dallée de pierre, à l'arrière de la maison. Son hôte était bien là, assis droit comme un jeune homme, les yeux fixés sur les Downs, vers le sud.

– Comment va la jambe ? demanda le général en se levant brusquement.

Bien que de petite taille, il était robuste encore, et vif, malgré ses cheveux blancs. Mais cette vivacité restait toute physique : la face osseuse, le front haut, étroit, les yeux inexpressifs, d'un bleu d'acier, suggéraient certaine étroitesse d'esprit.

– Elle m'a un peu agacé cet hiver, répondit Sutch, mais il fallait s'y attendre.

Le général acquiesça de la tête, et les deux hommes demeurèrent un moment silencieux. À leurs pieds, le terrain descendait en pente rapide vers une étendue de terres brunes, de champs couleur d'émeraude et de sombres

bosquets. Dans le soleil, des voix montaient, faibles mais claires. Au loin, vers Horsham, un train serpentait parmi les arbres, laissant derrière lui une volute de fumée. À l'horizon, les Downs se dressaient, tachetés de craie blanche.

– Je pensais bien vous trouver là, dit Sutch.

– C'était le coin préféré de ma femme, répondit Feversham d'une voix tranquille. Elle aimait venir s'y asseoir vers cette heure-ci. Elle avait un goût curieux pour les vastes espaces livrés au vide.

– Elle ne manquait pas d'imagination, nota Sutch. Ses pensées suffisaient à les peupler...

Le général lui jeta un coup d'œil surpris, comme s'il s'interrogeait sur le sens de sa remarque, mais il ne fit aucune question. Les choses qu'il ne saisissait pas du premier coup ne valaient pas à ses yeux un effort de compréhension : il préférait les laisser de côté. Tout de suite, il changea de sujet :

– Il y aura une rallonge de moins à notre table, ce soir.

– Oui, Collins, Baberton et Vaughan nous ont quittés cet hiver. Mais ne sommes-nous pas tous en attente d'être rayés de la liste des demi-solde de ce bas monde ? La rubrique nécrologique n'est que la dernière formalité : une façon d'annoncer au monde que nous avons quitté le service pour de bon.

Et Sutch étendit plus commodément sa jambe estropiée. Cela faisait maintenant quatorze ans, jour pour jour, qu'elle avait été broyée par la chute d'une échelle d'assaut.

– Je suis heureux que vous soyez arrivé avant les autres, reprit Feversham après un silence. Je voudrais avoir votre avis. Voici... Ce jour représente pour moi bien autre chose que le simple anniversaire de notre attaque du Redan : cet instant où nous attendions, l'arme au poing, dans la nuit...

– À l'est des carrières, oui, je me souviens, coupa Sutch avec un long soupir. Comment pourrait-on oublier ?...

– Eh bien, à cet instant précis, Harry naissait, ici même, à Broad Place. J'ai pensé – si vous n'y voyez pas d'objection – qu'il pourrait se joindre à nous : il est justement sous notre toit ce soir. Il entrera bien sûr dans le service un jour, et ce sera pour lui une bonne occasion d'apprendre deux ou trois choses qui lui pourront être utiles plus tard... sait-on jamais ?

– Excellente idée ! approuva Sutch.

Ses visites au général étant depuis longtemps limitées aux anniversaires, il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer Harry.

Pendant de longues années, le lieutenant avait cherché à comprendre ce qui, chez le général Feversham – dont les principales, sinon les seules qualités étaient le courage et une imperturbable assurance – avait pu attirer Muriel Graham, une femme remarquable autant par sa beauté que par le raffinement de son intelligence. N'ayant jamais réussi à résoudre cette énigme, il se contentait d'imaginer qu'une raison mystérieuse avait dû pousser cette femme à épouser un homme de plusieurs années son aîné et d'un caractère si différent du sien.

Les pensées de Sutch le ramenèrent vingt ans en arrière, au temps où il n'avait pas encore pris part – en tant qu'officier de marine – à l'assaut manqué du Redan. Il se rappelait une saison passée à Londres, alors qu'il était en permission, et il était curieux de faire la connaissance de Harry Feversham. Il n'admettait point d'ailleurs que cette curiosité fût plus que celle, naturelle, d'un homme qui, condamné relativement jeune à une existence sédentaire, s'adonne à l'étude de la nature humaine. Il était curieux de voir si l'enfant tenait de son père ou de sa mère, rien de plus.

Donc, ce soir-là, Harry prit place à table et écouta les récits de ses aînés, tandis que Sutch l'observait attentivement. Toutes les histoires dataient de ce noir hiver de Crimée

et l'une n'était pas achevée que l'on en commençait une autre. Elles parlaient de mort, d'exploits périlleux ; elles disaient les morsures de la famine et du froid, mais elles étaient débitées d'un ton sec et indifférent, comme si elles n'eussent été pour les narrateurs que des faits lointains qui ne les concernaient plus. À peine si, parmi les convives, elles suscitaient un rire bref ou une laconique expression de surprise.

Mais Harry Feversham écoutait comme si ces incidents négligemment évoqués se déroulaient à l'instant même, sous ses yeux, dans la salle à manger. Ses yeux noirs – les yeux de sa mère – allaient de narrateur en narrateur et restaient fixés, écarquillés, sur celui qui parlait. Il écoutait, captivé, fasciné, et les expressions se succédaient si rapides, si vives sur son visage, qu'il semblait à Sutch que l'enfant entendait réellement le sifflement des balles déchirant l'air, qu'il résistait véritablement au choc étourdissant d'une charge ou chevauchait au plus épais d'un escadron, là où les canons crachaient des flammes. Et lorsqu'un major d'artillerie parla des heures d'anxiété qui s'écoulaient entre le défilé des troupes et le premier ordre d'avancer, les épaules de Harry semblèrent se contracter sous l'intolérable tension de ces minutes interminables. Mais Harry fit plus que se contracter : il jeta derrière lui un regard furtif et défaillant qui étonna le lieutenant, l'affligea même. Car c'était bien, après tout, le fils de Muriel Graham !

Or ce regard, Sutch le connaissait bien. Il l'avait trop souvent surpris, dans les yeux de jeunes recrues à leur première bataille, pour s'y méprendre. Une image, en particulier, lui revint à l'esprit : un détachement d'avant-garde à Inkermann. Dans la fièvre de l'assaut, un grand et robuste soldat s'était précipité en avant de la ligne. Brusquement, il s'était arrêté, comme s'il eût soudain compris qu'il était seul et devait, seul, faire face à un cosaque qui le chargeait.

Sutch revoyait le fatal regard que le soldat avait lancé à ses compagnons – un regard vacillant accompagné d'un faible sourire contraint. Il se rappelait aussi les conséquences de ce regard car, bien que le soldat portât un fusil chargé et armé d'une baïonnette, il reçut la lance du cosaque dans la gorge, sans qu'il eût fait un geste pour se défendre.

Le lieutenant jeta un rapide coup d'œil autour de la table, craignant que le général Feversham ou l'un de ses hôtes n'aient remarqué ce même regard, ce même sourire sur le visage de Harry. Mais personne ne se préoccupait de l'enfant ; chacun attendait trop impatiemment l'occasion de placer son histoire. Sutch poussa un soupir de soulagement et se tourna vers Harry. Celui-ci, accoudé sur la table, le menton entre les mains, ne voyait ni l'éclat de la salle, ni le scintillement de l'argenterie ; il échafaudait à partir de cette rapide succession d'anecdotes un monde chaotique de cris et de blessures, de charges démentes de montures sans cavalier, et d'hommes convulsés dans un brouillard de fumée. La moindre allusion aux jours et aux nuits passés dans les tranchées le faisait frissonner ; son visage se contractait, ses muscles se tendaient comme si le froid glacial de ce terrible hiver l'eût pénétré jusqu'à la moelle. Sutch lui toucha légèrement le bras.

– Vous faites revivre ces jours en moi, fit-il ; malgré la chaleur qui entre par les fenêtres, je sens passer le frisson de la Crimée.

Harry sortit de sa stupeur.

– Ce sont ces histoires qui les font revivre, sourit-il.

– Non, c'est de vous voir les écouter.

Avant que Harry eût pu répondre, la voix du général Feversham s'éleva durement.

– Harry, regardez la pendule !

Tous les yeux se tournèrent vers l'enfant. Il était près de minuit, et depuis huit heures, sans émettre le moindre mot, il avait écouté. Il se leva à contrecœur.

– Dois-je vraiment m'en aller, père ?

Mais les hôtes du général intervinrent en chœur : la conversation était profitable à ce garçon ; un avant-goût de poudre à canon lui serait, plus tard, de grande utilité.

– D'ailleurs, c'est son anniversaire, remarqua le major d'artillerie, et il a envie de rester, c'est évident : une jeunesse de quatorze ans ne serait pas restée assise aussi longtemps sans donner des coups de pied sous la table, si la conversation ne l'avait pas intéressé ! Permettez-lui de rester, Feversham.

Pour une fois, le général relâcha la discipline de fer sous laquelle vivait son fils.

– Très bien, dit-il, Harry aura une prolongation d'une heure, puis il ira se coucher.

Harry se tourna vers son père et posa sur lui un regard d'une étrange gravité. Il sembla à Sutch que dans ce regard il y avait une question que – à tort ou à raison – il interpréta ainsi : « Êtes-vous aveugle ? »

Mais le général parlait déjà à ses voisins et Harry, le menton à nouveau entre les mains, écoutait de toute son âme. Ces histoires ne l'amusaient pas ; il était profondément absorbé et comme envoûté. Son visage prenait une blancheur spectrale, ses yeux s'ouvraient démesurément, alors que les flammes des bougies rutilaient dans un brouillard bleu de fumée de tabac et que le vin continuait à baisser dans les carafes.

Une demi-heure de la permission de Harry était déjà écoulée quand le général Feversham lui-même, poussé par la malencontreuse mention d'un nom, se mit à raconter de sa façon saccadée :

– Lord Wilmington ! Un des plus grands noms d'Angleterre, s'il vous plaît ! Avez-vous jamais vu sa maison dans le Warwickshire ? De chaque pouce de terrain, une voix aurait dû s'élever pour lui crier d'être un homme, ne fût-ce qu'en souvenir de ses pères... Aussi « cela » semblait-il invraisemblable, rien de plus qu'une rumeur de camp. Mais la rumeur se propageait. Si on la chuchotait à l'Alma, on la racontait sans gêne à Inkermann, la criait sur tous les toits à Balaclava, et avant Sébastopol la sordide affaire était confirmée.

» Wilmington était officier d'ordonnance. Je jurerais sur mon honneur que le général lui avait confié ce poste afin de lui donner une chance de se racheter. Un jour, il y eut un ordre à transmettre et, pour ce faire, il fallait traverser trois cents mètres de terrain aplati par les balles. Si Wilmington avait été tué, l'affaire aurait été étouffée à jamais ; s'il en était sorti vivant, cela lui aurait même valu quelque avancement. Mais il n'osa pas, il refusa ! Imaginez cela, si vous le pouvez ! Il resta figé, tremblant sur son cheval, et refusa... Si vous aviez vu le général ! Il prit la couleur de ce bourgogne !

» – Vous avez, sans aucun doute, un engagement préalable, fit-il alors, du ton le plus poli qu'on puisse imaginer.

» Rien de plus, pas un mot de reproche. Un « engagement préalable » sur un champ de bataille ! Inouï ! C'est à peine si je pus m'empêcher de rire. Mais ce fut une tragique affaire pour Wilmington... Il fut cassé, bien sûr, et rentra furtivement à Londres. Toutes les portes lui furent fermées. Il disparut de son monde comme une balle de plomb dans la mer ; même les femmes de Picadilly lui crachaient au visage s'il osait leur adresser la parole. Bref, il se fit sauter la cervelle dans une petite chambre de Haymarket. Curieux, cela, n'est-ce pas ? Il n'avait pas eu le cran de risquer

les balles quand son honneur en dépendait, mais il eut celui de se brûler la cervelle !

À ce moment, le lieutenant Sutch jeta un coup d'œil sur la pendule. Elle marquait une heure moins le quart : Harry avait encore un quart d'heure de permission. Un ancien chef du service de santé militaire, dont la longue barbe remuait à mesure qu'il parlait, enchaîna :

– Je puis vous citer un fait encore plus curieux. L'homme en question n'avait jamais essuyé le feu de l'ennemi ; mais c'était un de mes collègues : il avait l'habitude de voir la mort de près. D'ailleurs, en l'occurrence, il ne courait aucun danger. C'était lors d'une campagne dans les montagnes de l'Inde. Nous étions cantonnés dans une vallée et, la nuit, des Pathans couchés sur le versant d'une colline s'amusaient à tirailler dans notre camp. Une balle vint déchirer la toile de tente de l'hôpital – rien de plus. Le chirurgien se glissa dans sa tente où une demi-heure plus tard son ordonnance le trouva baignant dans son sang, raide mort.

– Touché par une balle ? interrogea le major.

– Pas le moins du monde. Il avait tranquillement ouvert sa trousse dans l'obscurité, en avait retiré son bistouri et s'était ouvert l'artère fémorale. Pure panique, voyez-vous, au sifflement d'une balle.

Même sur ces hommes endurcis aux horreurs de la guerre, cet incident, relaté dans son impudique simplicité, produisit son effet. Des bégaiements d'incrédulité sortirent de la bouche de certains, alors que d'autres s'agitaient sur leur chaise, remués par une sorte de malaise physique à la pensée qu'on pût tomber si bas. Un officier vida son verre d'un trait, tandis qu'un autre, comme pour faire disparaître cette image, secouait nerveusement ses épaules tel un chien qui s'ébroue au sortir de l'eau.

Un seul convive demeura parfaitement immobile lors du silence qui suivit le récit, et ce convive était Harry Feversham. Légèrement penché vers le chirurgien, les mains crispées sur ses genoux, les joues exsangues, les yeux brûlant d'une sorte de férocité, il avait le regard d'une bête sauvage prise au piège. Son corps était ramassé, ses muscles étaient tendus. Sutch appréhendait de le voir bondir sur la table et frapper de toute la force sauvage de son désespoir. Il avait même tendu la main pour prévenir l'élan, lorsque la voix prosaïque du général Feversham se fit entendre. Le garçon alors se détendit d'un coup.

– Il arrive des choses curieuses qui dépassent notre entendement. Comme ces deux malheureuses histoires dont nous ne pouvons que constater l'authenticité et pour lesquelles il nous faut prier Dieu de nous les faire oublier. Mais il nous est impossible de les expliquer, puisque nous ne les comprenons pas.

Sutch toucha l'épaule de Harry.

– Et vous, les comprenez-vous ?

Il regretta sa question presque avant qu'elle fût achevée. Harry se retourna vivement et posa sur lui un regard tranquille et impénétrable, qui ne décelait cependant aucune espèce de honte. Il ne répondit pas, mais le général le fit à sa place :

– Harry, comprendre ! s'écria-t-il avec indignation, comment le pourrait-il ? C'est un Feversham.

Sutch fixa le général, lui posant intérieurement la question qu'auparavant il avait cru lire dans les yeux de Harry : « Êtes-vous aveugle ? » Jamais il n'avait entendu une affirmation d'une fausseté aussi évidente : certes, Harry portait le nom des Feversham, mais son regard sombre et troublé était celui de sa mère ; de sa mère aussi, ce front large, ce profil délicat et la vivacité de l'imagination. Peut-être seul un étranger pouvait-il s'en rendre compte : la fréquentation

quotidienne avait rendu le père insensible à l'aspect de son fils.

– Regardez la pendule, Harry ! ordonna le général.

L'heure de permission était écoulée. Harry quitta sa place en soupirant.

– Bonne nuit, sir, dit-il, et il se dirigea vers la porte.

Les domestiques étaient couchés depuis longtemps et le hall lui parut noir comme la bouche de l'enfer. Le garçon hésita sur le seuil une ou deux secondes et sembla vouloir reculer dans la salle éclairée, comme si dans cette ténébreuse vacuité un danger le guettait. Et, en effet, il y avait là un péril : le péril de ses pensées.

Puis il sortit, refermant la porte derrière lui. Les carafes circulèrent de nouveau autour de la table et la conversation reprit son train. Harry fut instantanément oublié de tous – de tous, sauf du lieutenant Sutch. Bien qu'il s'enorgueillît de sa lucidité et de son objectivité dans l'étude de la nature humaine, Sutch était d'une bonté infinie. Et cette bonté prévalait sur son sens de l'observation. Il avait en outre des raisons particulières de s'intéresser à Harry Feversham. Il parut un moment profondément préoccupé puis, poussé par une subite impulsion, il se leva, se dirigea vers la porte, l'ouvrit sans faire le moindre bruit et sortit en la refermant tout aussi délicatement.

Il vit alors Harry, debout au milieu du hall, tenant une bougie allumée et regardant les portraits qui s'étagaient sur les murs et se perdaient dans l'ombre. On entendait les voix assourdies qui parvenaient de la salle à manger, mais dans le hall régnait un parfait silence. Harry se tenait là, remarquablement immobile, tandis que seule la flamme jaune de la bougie semblait agitée par un imperceptible courant d'air. La lueur vacillante éclairait sporadiquement les portraits, illuminant ici un manteau rouge, là révélant un corselet d'acier. Car il n'y avait pas un portrait qui ne fût

rehaussé de l'éclat de l'uniforme – les Feversham ayant été soldats de père en fils depuis l'origine de la famille. De père en fils, en cols de dentelle et en bottes de daim, en perruques à la Ramillies et en cuirasses d'acier, en habits de velours et en cheveux poudrés, en shakos et en habits à queue, en cuissardes et en brandebourgs, ils dévisageaient, de haut, ce dernier de leur lignée, le sommant de marcher sur leurs traces.

Tous des hommes d'une même trempe ; les différences d'uniforme ne pouvaient dissimuler leur parenté : visages émaciés, traits rudes, lèvres minces et raides, mentons fermes, fronts étroits, regards vides, d'un bleu d'acier. Sans doute des hommes de courage et de résolution, mais dépourvus de délicatesse, de vigueur et du terrible don d'imagination ; aucune subtilité dans l'expression, une intelligence terne – en vérité, des hommes nuls.

Mais il était évident que Harry ne voyait aucun de leurs défauts. Pour lui, ils étaient tous – sans exception – prodigieux et terribles. Il se tenait devant eux comme un criminel devant ses juges, lisant sa condamnation dans leurs regards imperturbables. Sutch comprenait maintenant pourquoi la flamme de la bougie vacillait : il n'y avait, en effet, aucun courant d'air dans le hall ; mais la main du garçon tremblait. Enfin, s'inclinant devant ses aïeux comme s'il avait accepté leur sentence muette, il releva la tête et vit le lieutenant debout devant la porte. Il n'eut pas un sursaut, ne prononça pas un mot, mais attendit tranquillement que le lieutenant prît la parole. Des deux, ce fut l'homme le plus gêné.

– Harry, dit-il – en ayant, malgré son embarras, le tact de parler non point comme à un enfant, mais comme à un homme –, vous et moi avons fait connaissance ce soir, mais j'ai bien connu votre mère, jadis. Je pense avoir mérité le droit de m'appeler son ami. Avez-vous quelque chose à me dire ?

- Non, rien.
- Parfois, il suffit de parler pour se sentir soulagé.
- Merci, monsieur, je n'ai rien à dire.

Le lieutenant fut pris de court. La solitude du jeune homme le touchait profondément. Que pouvait être sa vie, coupé de son père et de ses aïeux comme il l'était par la différence de son corps et de son esprit ? Cependant, que pouvait-il faire de plus ? Cette fois encore, son tact lui vint en aide et, sortant son portefeuille :

– Vous trouverez mon adresse sur cette carte. Peut-être un jour me rendrez-vous visite ? Je serais en mesure de vous offrir une ou deux journées de chasse.

Une contraction de douleur secoua brièvement le visage indéchiffrable du jeune homme.

– Merci, monsieur, vous êtes trop aimable, répéta-t-il poliment.

– Et si jamais vous aviez quelque problème dont vous aimeriez parler à un homme plus âgé que vous, je suis à votre disposition.

Sutch avait intentionnellement emprunté un ton grave, craignant que, par quelque susceptibilité enfantine, Harry ne supposât qu'il plaisantait. Ce dernier prit la carte en réitérant ses remerciements et monta se coucher.

Le lieutenant attendit, fort mal à l'aise, jusqu'à ce que la flamme de la bougie diminuât et disparût. Quelque chose n'allait pas, il en était sûr. Il aurait dû parler à l'enfant, mais il n'avait pas su comment s'y prendre. Il retourna dans la salle à manger et, avec le sentiment qu'il réparait quelque peu cette défection, il emplit son verre et réclama le silence.

– Messieurs, c'est aujourd'hui le 15 juin. (Il fut interrompu par des applaudissements ponctués de coups frappés sur la table.) C'est l'anniversaire de l'attaque du Redan, mais c'est également l'anniversaire de Harry Feversham.

Quant à nous, notre tâche est remplie. Je vous invite donc à boire à la santé d'un des jeunes qui prendront la relève. Les traditions de la famille Feversham nous sont bien connues. Puisse Harry les perpétuer ! Puisse-t-il ajouter à la gloire d'un nom glorieux !

Tous se levèrent en même temps :

– Harry Feversham !

Le nom fut crié de si bon cœur que les verres tintèrent sur la table.

– Harry Feversham ! Harry Feversham !

Le cri fut répété plusieurs fois tandis que le général demeurait seul assis, le visage pourpre d'orgueil.

Un peu plus tard, un jeune homme dans sa chambre, tout en haut de la maison, pouvait entendre les paroles assourdies d'un chœur :

*Car c'est un joyeux compère,  
Car c'est un joyeux compère,  
Car c'est un joyeux compère,  
Que tous nous aimons bien.*

Il pensa que les invités de cette soirée de Crimée buvaient à la santé de leur hôte. Il se retourna dans son lit, frissonnant. Il voyait un officier dégradé entrer furtivement dans la nuit de Londres ; il soulevait la toile d'une tente et se penchait sur un homme étendu dans une mare de sang, qui tenait un bistouri dans sa main droite. Puis le visage de l'officier dégradé et celui du chirurgien inerte se confondaient en un seul visage, et ce visage n'était autre que celui de Harry Feversham.



## II

### OÙ IL EST QUESTION DU CAPITAINE TRENCH ET D'UN TÉLÉGRAMME

Treize ans plus tard, on buvait encore à la santé de Harry Feversham, mais avec plus de réserve et en moins nombreuse compagnie. Les convives étaient réunis dans une salle haut perchée du bloc informe de bâtiments qui, telle une forteresse, surplombait Westminster.

Au dixième étage de l'une de ces bâtisses, Harry avait loué un appartement pour y passer son année de permission pendant que son régiment était aux Indes, et c'était là qu'avait lieu cette modeste cérémonie. La salle à manger, sobrement meublée, avait un aspect reposant et, comme la température très fraîche démentait le calendrier, un bon feu crépitait dans la cheminée. Une baie vitrée dominait Londres.

Quatre hommes fumaient, assis autour de la table. Harry avait peu changé, malgré sa moustache blonde qui contrastait avec ses cheveux noirs, et les transformations naturelles de treize années de développement. Mince, de taille moyenne, il avait l'allure d'un athlète, mais ses traits étaient restés les mêmes qu'en ce soir où ils avaient subi l'examen scrupuleux du lieutenant Sutch. Deux de ses invités étaient des camarades de régiment – comme lui en congé en Angleterre – qu'il avait retrouvés au club ce jour-là : le capitaine Trench, un homme de petite taille, presque chauve, dont les vivaces petits yeux noirs accentuaient l'air

débrouillard ; et le lieutenant Willoughby, officier d'une tout autre espèce : son front bombé, son gros nez retroussé et ses yeux vides et saillants donnaient l'impression d'une inexorable stupidité. Ne parlant que rarement, et toujours hors sujet, il tordait continuellement une moustache dont les extrémités rebiquaient avec une ridicule férocité. Il faisait l'effet, à première vue, d'un être sans conséquence ; mais à bien y voir, on était obligé de le prendre au sérieux car, aussi têtu que stupide, son entêtement ne lui permettait pas de reconnaître le mal que pouvait causer son invincible ineptie. Impossible de le faire changer d'avis sur quelque sujet que ce fût ; il tenait d'autant plus à ses idées qu'il en avait fort peu, et n'écoutait pas les arguments qu'on lui soumettait, préférant ressasser ses idées boiteuses derrière des yeux dénués d'expression. Le troisième convive était Durrance, un lieutenant du « East Surrey Regiment », ami intime de Harry Feversham. On était en juin 1882, et l'attention anxieuse des civils et empressée des militaires se portait toute vers l'Égypte. Arabi Pacha, en dépit des menaces qui lui avaient été proférées, renforçait tranquillement les fortifications d'Alexandrie, alors que déjà, loin au sud, l'autre, le réel danger, grossissait comme un nuage orageux. Une année s'était écoulée depuis que Mohammed-Ahmed, un jeune Dongolavi grand et chétif, avait parcouru les villages du Nil Blanc, prêchant, avec la fièvre d'un prophète, la venue d'un Sauveur. Les victimes des percepteurs turcs avaient écouté, envoûtées ; elles avaient entendu les promesses répétées par les soupirs du vent dans les herbes sèches, et avaient déchiffré les noms saints jusque sur les œufs qu'elles recueillaient ! En 1882, Mohammed avait déclaré être lui-même le Sauveur tant attendu et avait remporté ses premières batailles contre les Turcs.

– Il y aura des troubles, prédit Trench, car c'était de cela que s'entretenaient les amis de Harry.

Ce dernier, profitant d'un court silence, détourna la conversation :

– Je suis très heureux que vous ayez pu venir dîner chez moi ce soir, dit-il. J'avais aussi télégraphié à Castleton – un officier de notre régiment, expliqua-t-il à Durrance –, mais il dîne avec un gros bonnet du War Office et part aussitôt après pour l'Écosse. J'ai en effet une nouvelle à vous annoncer.

Les trois hommes se rapprochèrent, les oreilles encore bourdonnantes de propos militaires. Mais les nouvelles de Harry ne concernaient pas la guerre.

– Je suis arrivé de Dublin ce matin, reprit-il avec une certaine gêne. J'y ai passé quelques semaines.

Durrance leva les yeux et dévisagea tranquillement son ami.

– Vraiment ? fit-il avec calme.

– Et je suis revenu fiancé !

Durrance porta son verre à ses lèvres.

– Eh bien ! bonne chance, Harry.

Et ce fut tout. Le souhait était laconique, mais pour Feversham il disait tout. L'amitié qui l'unissait à Jack Durrance n'était pas de celles qui s'encombrent de paroles affectueuses. Confiants en leur amitié, les deux hommes l'estimaient à sa juste et grande valeur ; ils en étaient reconnaissants comme d'un don rare et immérité, mais il n'en avait jamais été – et n'en serait jamais – question entre eux. Ils étaient conscients de ce que cette amitié, par sa force même, était en droit d'exiger d'eux ; mais ces sacrifices, s'ils devenaient un jour nécessaires, seraient accomplis sans que jamais il y fût fait allusion.

– Merci, Jack. C'est vous qui m'avez présenté à Ethne. Je ne puis l'oublier.

Durrance reposa son verre sans précipitation. Il y eut un instant de silence pendant lequel il demeura assis, les yeux fixés sur la nappe, les mains posées sur le bord de la table.

– Oui, répondit-il enfin avec le même calme, je vous ai rendu un fier service ce jour-là.

Il sembla sur le point d'en dire plus long et cherchait ses mots, lorsque la voix tranchante et terre à terre du capitaine Trench, une voix qui convenait parfaitement au personnage, s'éleva et le tira d'embarras.

– Cela changera-t-il quelque chose ?

Feversham replaça son cigare entre ses lèvres.

– Vous voulez dire : quitterai-je le service ? Je ne crois pas.

Durrance profita de l'occasion pour se lever et se diriger vers la fenêtre où il demeura, le dos tourné à ses compagnons. Feversham prit ce brusque mouvement pour un reproche et continua, s'adressant bien plus au dos de Durrance qu'à Trench :

– Je ne sais pas, cela demande réflexion. D'un côté, il y a mon père, ma carrière ; de l'autre, il y a son père à elle, Dermot Eustace.

– Il voudrait que vous quittiez l'armée ? s'enquit Willoughby.

– Il a sans doute l'aversion de tout Irlandais pour les autorités constituées, dit Trench en riant, mais devez-vous y souscrire, Feversham ?

– Il n'y a pas que cela – c'était encore au dos de Durrance que Harry adressait ses excuses : Dermot est un homme âgé ; ses propriétés vont à la ruine, et puis, aussi... Vous savez, Jack ?

Mais il dut répéter cet appel direct, et même alors Durrance ne répondit que distraitement :

– Oui, je sais ; et il ajouta, comme s'il récitait une phrase souvent entendue : « Si vous voulez du whisky, tapez deux fois sur le plancher, avec votre pied, les domestiques comprennent. »

– Précisément, fit Feversham. Et il continua, regardant son ami avec insistance et pesant soigneusement ses mots :

en outre, il y a Ethne elle-même. Dermot a pour une fois eu un geste sensé en lui donnant ce nom irlandais, car elle est bien de son pays, que dis-je, de son comté ! Elle l'a dans le sang. Je ne crois pas qu'elle puisse jamais être tout à fait heureuse aux Indes, non plus du reste que dans tout endroit loin de Donegal, de ses tourbières, de ses collines brunes et familières. Tout cela doit être pris en compte.

Il attendit une réponse, et, n'en obtenant pas, il poursuivit. Durrance, cependant, n'avait aucune pensée de reproche dans l'esprit. Il entendait la voix de Feversham et souhaitait ardemment que celui-ci continuât à parler un moment encore, bien qu'il ne prêtât nulle attention à ce que disait son ami et regardât obstinément dehors. Au-dessus de lui, l'éblouissante clarté de Pall Mall s'élevait vers le ciel et, plus bas, St James's Park s'étendait, obscur et silencieux, tel un tranquille lac d'ombre au milieu du bruit et du clinquant de la vie. Durrance sentit l'impérieux désir de s'évader de cette chambre, de se réfugier dans l'anonymat de cette obscurité, mais sa sortie eût été remarquée. Il appuya son front contre la vitre, espérant que Harry continuerait à parler. Il se trouvait brusquement face à face avec un de ces sacrifices, subtils et solitaires, qu'exigeait son amitié avec Harry.

Cependant Feversham parlait toujours, et si Durrance n'écoutait pas, Trench en revanche lui prêtait la plus vive attention. Il était évident que Harry ne cherchait point d'excuses, que ses raisons étaient sérieusement pesées ; et cela finit par satisfaire le capitaine.

– Fort bien ! conclut-il. Je bois à votre santé, Feversham, avec tous les souhaits de circonstance !

– Moi aussi, mon vieux, dit Willoughby, imitant docilement son aîné.

Alors que leurs verres vides résonnaient sur la table, on entendit frapper à la porte. Trench et Willoughby levèrent les yeux, Durrance quitta la fenêtre.

– Entrez ! cria Harry, et son domestique vint lui remettre un télégramme.

Le jeune homme déchira l'enveloppe distraitemment et parcourut la dépêche tout aussi distraitemment. Puis il demeura immobile, les yeux fixés sur le petit bout de papier rose, son visage devenu soudainement très grave. Durrance retourna à sa fenêtre ; Willoughby, tout en tortillant sa moustache, se mit à examiner le plafond avec attention ; Trench fit pivoter sa chaise et fixa obstinément le feu qui pétillait dans la cheminée. Leur attitude décelait une sorte de malaise, comme s'ils pressentaient que le malheur venait d'emboîter le pas aux bonnes nouvelles.

– Il n'y a pas de réponse, dit enfin Harry.

Puis il retomba dans son mutisme. Une fois pourtant, il leva la tête et regarda Trench comme s'il allait parler, mais il se ravisa et examina de nouveau la dépêche.

Quelques instants plus tard, le silence fut brusquement rompu, mais l'interruption ne vint pas des trois hommes qui, immobiles et muets, attendaient ; elle vint de l'extérieur. Sur le champ de manœuvres de la caserne Wellington, les tambours et les fifres qui sonnaient la retraite résonnaient, stridents, avec la saisissante netteté d'un brusque rappel à l'ordre ; puis la sonnerie diminua à mesure que la troupe s'éloignait. Harry n'avait pas bougé, mais son visage était celui d'un homme qui écoutait, et qui écoutait attentivement – aussi attentivement qu'il avait lu.

Que de fois, dans les années qui suivirent, cet instant allait-il resurgir dans les mémoires des hôtes de Harry ! La pièce éclairée par un feu bienveillant ; la baie vitrée qui dominait les lumières de la ville ; Harry Feversham tenant le télégramme déplié devant lui ; les tambours et les fifres

sonnant clair, puis se fondant en une douce et languissante musique qui semblait ne plus vouloir enjoinde, mais séduire. Tous ces détails constituaient un tableau dont les couleurs ne devaient jamais pâlir, bien que nul ne le soupçonnât alors. On devait se rappeler que Feversham s'était levé brusquement au moment où cessait la retraite, qu'il avait négligemment froissé le télégramme entre ses doigts et l'avait jeté au feu ; puis, qu'il s'était adossé au linteau de la cheminée et avait repris la parole :

– Je ne sais pas, avait-il dit, comme s'il avait déjà écarté le message de sa pensée et cherchait, de cette façon vague, à reprendre le précédent entretien.

C'est ainsi que prit fin ce long silence, et que le charme fut rompu. Mais le feu s'empara du télégramme, le tordit et le brandit, lui donnant ainsi l'aspect d'une chose vivante et torturée. Une partie encore intacte se déplia et demeura ouverte l'espace d'un instant ; de sorte que, dans la lueur jaune du feu, deux ou trois mots apparurent très lisiblement. Puis, ressaisi par la flamme, le papier tout entier ne fut bientôt qu'un lambeau calciné. Mais, pendant tout ce temps, le regard du capitaine Trench n'avait pas quitté le feu.

– Vous retournez à Dublin, je suppose ? demanda Durrance qui avait rejoint les autres au milieu de la pièce. Comme ses compagnons, ce silence enfin rompu lui procurait un soulagement inexplicable.

– À Dublin ? non. Je vais à Donegal dans trois semaines, répondit Harry. Il y aura un bal et l'on espère vous y voir.

– Je ne suis pas sûr que cela me soit possible. Si ça se gâte en Orient, il se peut que je fasse partie de l'état-major.

Et la conversation fut de nouveau engagée sur les possibilités de guerre ou de paix, jusqu'au moment où onze heures sonnèrent à l'horloge de Westminster. Trench

se leva au dernier coup. Willoughby et Durrance firent comme lui.

– Je vous verrai demain ? demanda Durrance à Feversham.

– Comme d’habitude, répondit Harry.

Ses trois hôtes descendirent et traversèrent le parc ensemble. Ils se séparèrent au coin de Pall Mall : Durrance remontait St James’s Street, tandis que Trench et Willoughby la traversaient pour gagner St James’s Square. Là, Trench glissa son bras sous celui de Willoughby, à la grande surprise de ce dernier, car le capitaine était peu démonstratif.

– Vous connaissez l’adresse de Castleton ? demanda-t-il.

– Albermarle Street, répondit Willoughby.

– Il devait quitter Euston à minuit, il est onze heures dix... Êtes-vous curieux, Willoughby ? Moi, oui, je l’avoue. Je suis curieux et méthodique ; et quand un homme reçoit un télégramme dans lequel on le charge de dire quelque chose à Trench, et qu’il ne lui dit rien, Trench est curieux de savoir ce que peut être cette chose. Castleton est, en dehors de nous, le seul officier de notre régiment qui soit à Londres ; il est donc vraisemblable que le télégramme venait de lui. De plus, il dînait avec un gros bonnet du War Office... Je crois qu’en prenant une voiture nous saisirons Castleton au moment où il arrivera chez lui.

Willoughby ne comprenait pas grand-chose aux manigances de Trench, néanmoins, il acquiesça cordialement :

– Je crois, en effet, que ce serait sage, dit-il en hélant un cab qui passait.

Quelques instants plus tard, les deux officiers s’acheminaient vers Albermarle Street.

### III

#### LA DERNIÈRE PROMENADE

Pendant ce temps, Durrance regagnait son logis, songeant au jour où, deux ans plus tôt, par un curieux caprice du vieux Dermod Eustace, il avait été amené de force à Lennon House pour y passer la nuit.

Lorsqu'il avait vu Ethne, il avait été surpris, comme l'étaient d'ailleurs tous ceux qui, ne connaissant que son père, la voyaient pour la première fois. Le soir, elle avait pris son violon. Durrance la revoyait encore, assise, le dos tourné à ses auditeurs, comme elle avait coutume de faire afin de n'être pas troublée dans son recueillement, et il croyait encore entendre les mélodies qu'elle avait jouées. La jeune femme était extraordinairement douée, et les cordes de son violon semblaient, sous ses doigts, répondre aux prières de l'archet. Il y avait une ouverture en particulier, l'ouverture de *Mélusine*, qui semblait contenir tous les sanglots de la mer. Durrance avait écouté, captivé, car le violon lui disait des choses que la jeune femme elle-même ne pouvait soupçonner. Il parlait de longs voyages périlleux, de contrées aux visages étranges, du chemin argenté qui serpente sur les mers par les nuits de pleine lune, de voix ensorcelantes qui appellent des confins du désert. Puis, d'un ton plus grave, plus mystérieux, il parlait de joies immenses, inaccessibles, de désirs impossibles à formuler, de douleurs infinies mais empreintes de grandeur ; et tout

cela, sans que jamais le violon n'eût trahi la moindre plainte.

Toutes ces impressions qui l'avaient envahi alors qu'Ethne jouait, le visage détourné, le remplirent de nouveau maintenant qu'il savait que ce visage se détournait de lui pour toujours. Le jeune femme au violon lui avait cependant appris une chose ce soir-là à Donegal : la vraie musique ne se plaint jamais. C'est pourquoi le matin suivant, alors qu'il promenait son cheval dans le Row, ses yeux bleus n'avaient rien perdu de leur bienveillance habituelle. À neuf heures et demie, il se posta près du bosquet de lilas et de cytises, au bout de l'allée sablée ; mais ce matin-là, comme pendant les trois semaines qui suivirent, Harry Feversham ne le rejoignit pas. Depuis qu'ils avaient achevé leurs études à Oxford, les deux jeunes gens avaient pris l'habitude, lorsqu'ils se trouvaient à Londres, de se rencontrer à cet endroit et à cette heure. Aussi Durrance était-il fort intrigué ; il lui semblait qu'il avait aussi perdu son ami.

Pendant ces trois semaines, les rumeurs de guerre se transformèrent en certitude et quand, enfin, Harry se trouva au rendez-vous, Durrance avait des nouvelles à lui apprendre.

– Je vous avais dit que la chance me sourirait peut-être, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est fait : je pars en Égypte rejoindre l'état-major du général Graham. On dit qu'il est possible que, par la suite, nous descendions la mer Rouge jusqu'à Souakim.

Son exubérance fit envie à Feversham, cela se lisait dans ses yeux. Il sembla étrange à Durrance que Harry pût l'envier – étrange et plutôt agréable. Mais il interpréta cette envie à la lumière de ses propres ambitions, et ajouta, avec compassion :

– C'est dur, pour vous, que votre régiment reste en arrière.

Feversham chevauchait en silence, à côté de son ami ; comme ils arrivaient à une clairière, il répondit :

– C'était à prévoir. J'avais envoyé ma démission le jour où vous avez dîné chez moi.

– Ce même soir ? interrogea Durrance, en se retournant sur sa selle. Après notre départ ?

– Oui, dit Harry, sans relever la correction – mais il se demanda si elle avait été voulue.

Cependant, Durrance restait silencieux et Feversham crut de nouveau saisir un reproche dans le silence de son ami ; mais cette fois encore il avait tort. Durrance reprit en riant :

– Je me rappelle. Vous nous aviez exposé vos raisons ce soir-là. Tout de même, je ne puis m'empêcher de regretter que vous ne veniez pas. Quand partez-vous pour l'Irlande ?

– Ce soir.

– Déjà ?

Ils tournèrent bride et redescendirent l'allée. La matinée était fraîche. Les tilleuls et les marronniers n'avaient rien perdu de leur jeune verdure et, comme l'aubépine avait tardé à se manifester cette année-là, ses fleurs perçaient délicatement, blanches comme neige, ou ressortaient en un rouge éclatant sur le fond sombre des rhododendrons. Le parc miroitait dans une brume de soleil et la lointaine rumeur de la ville rappelait le torrent d'un ruisseau.

– Le temps est loin où nous nous baignions dans le Sandford Lasher, rappela Durrance.

– Et où nous gelions, pendant les vacances de Pâques, dans le ravin rempli de neige, riposta Feversham.

Ils avaient l'impression qu'un chapitre de leur vie s'achevait ce matin-là, et comme la lecture de ce chapitre-là avait été agréable et qu'ils ignoraient si les suivants le vaudraient, ils le feuilletaient avant de le clore définitivement.

– Il faudra venir passer quelque temps avec nous quand vous reviendrez, Jack, dit Harry chaleureusement.

Durrance avait appris à se maîtriser. Il ne broncha même pas à ce « nous » anticipé. Si sa main gauche se crispa sur les rênes, son ami n'en soupçonna rien.

– Oui, si je reviens... murmura Durrance. Vous connaissez mon point de vue, je n'ai jamais plaint un homme tué en service commandé. C'est ainsi que j'aimerais finir moi-même.

Cette simple profession de foi était en accord avec la simplicité de l'homme qui la prononçait. C'était comme s'il eût dit : « Une belle mort vaut plusieurs années de vie » ; de sorte qu'il n'y avait dans ses paroles ni mélancolie, ni pressentiment. Toutefois, craignant que son ami n'en pût donner une autre interprétation, il se tourna vivement vers lui. Mais dans les yeux de Harry, il ne perçut encore que cette curieuse lueur d'envie.

– Voyez-vous, poursuivit Durrance, il y a pire. Être mis hors de combat, par exemple. Un intellectuel pourrait peut-être en prendre son parti, mais que deviendrais-je, moi, si je devais passer le restant de mes jours sur une chaise ? J'en frissonne rien que d'y penser !

Puis, secouant ses larges épaules comme pour chasser cette image de son esprit :

– Voilà pourtant notre dernière promenade ! Allons, un petit temps de galop !

Et il lâcha la bride à son cheval. Feversham en fit autant et ils gagnèrent le pied de la colline au pas de course. Là, ils s'arrêtèrent, se serrèrent la main et, d'un bref signe de la tête, se quittèrent. Harry sortit du parc, Durrance tourna bride et revint au pas vers la clairière.

Même enfant, Durrance avait été en proie à une fiévreuse agitation, à un invincible besoin de bouger. Il rêvait d'aller par-delà les sombres bois familiers, par-delà les mers, vers

des contrées insolites et fantasques, parmi des peuples inconnus aux visages insondables. Et ce besoin n'avait fait que grandir, de sorte que plus tard, quand il hérita de Guessens, sa propriété dans le Devonshire, il la considéra comme un pied-à-terre où il pouvait reprendre haleine entre deux campagnes, et non comme un domaine qui pût occuper toute une vie. À présent, il s'exagérait volontairement ce sentiment, et volontairement lui opposait les paroles prononcées par Feversham et qu'il savait être vraies : Ethne Eustace ne pourrait être heureuse ailleurs qu'à Donegal. Si les choses avaient tourné autrement, il y aurait certainement eu conflit. Aussi était-ce préférable qu'Ethne épousât Harry et non un autre !

Cette rationalisation l'apaisa et il se mit à songer à son prochain départ pour le Soudan. Absorbé par ses pensées, c'est à peine s'il entendit une voix de femme prononcer doucement son nom. Il leva la tête et vit qu'il avait atteint l'extrémité du parc. Il arrêta son cheval.

– Comment allez-vous, madame Adair ?

Mrs Adair lui tendit la main à travers la grille. Elle était la voisine de Durrance à Southpool, et d'une ou deux années son aînée. C'était une femme grande, remarquable par les multiples nuances de son épaisse chevelure brune et l'étrange pâleur de son teint. Mais, à ce moment précis, son visage était animé et un léger hâle colorait ses joues.

– J'ai des nouvelles pour vous, annonça Durrance, deux grandes nouvelles ! Premièrement, Harry Feversham se marie.

– Avec qui ? demanda-t-elle vivement.

– Vous devriez le savoir ! C'est chez vous, à Hill Street, qu'il l'a rencontrée, et c'est moi-même qui la lui ai présentée. Il l'a revue ensuite à Dublin.

Mais Mrs Adair avait déjà compris et il était évident que cette nouvelle était la bienvenue.

– Ethne Eustace ! s'écria-t-elle. Ils se marient bientôt ?

– Rien ne les en empêche.

– J'en suis heureuse – et elle poussa un soupir qui avait tout l'air d'un soupir de soulagement. Voyons la seconde nouvelle ?

– Aussi bonne que la première ! Je suis de l'état-major du général Graham.

Mrs Adair demeura silencieuse, une lueur d'anxiété effleura son regard et ses joues perdirent leur couleur.

– Vous êtes très content, je suppose ? fit-elle lentement.

L'accent de Durrance ne lui laissa aucun doute.

– Je pense bien que je suis content ! Je pars sans tarder, et le plus tôt sera le mieux. Si vous le permettez, je viendrai dîner un de ces soirs avant mon départ.

– Mon mari sera enchanté de vous voir, dit-elle froidement.

Durrance, toutefois, ne remarqua pas cette froideur. Des raisons personnelles le poussaient à considérer cette occasion qui se présentait à lui comme inespérément propice, et il épanchait son enthousiasme, l'exprimait sans retenue, bien plus pour lui-même que pour Mrs Adair. D'ailleurs, il n'avait jamais eu qu'une impression très vague de cette femme. Elle était d'une beauté bizarre, d'un type étranger que l'on retrouve parfois sur les côtes du Devonshire et des Cornouailles ; elle avait de beaux cheveux, était toujours élégante et, de plus, toujours aimable – là s'arrêtait la science de Durrance. Son plus grand mérite à ses yeux était peut-être d'avoir Ethne Eustace pour amie. Mais Durrance devait par la suite faire plus ample connaissance avec Mrs Adair.

Il sortit du parc, poursuivi par le lancinant regret que le chemin de son ami Harry et le sien ne dussent plus jamais se croiser. Mais en réalité, il avait ce matin-là commencé à nouer les liens qui devaient les réunir plus tard d'étrange et terrible manière. Pensive, Mrs Adair rentra chez elle.

Durrance n'avait plus qu'une semaine pour se procurer son équipement et s'occuper de sa propriété du Devonshire. Ces quelques jours se passèrent dans une hâte continuelle de préparatifs, au point que les journaux vinrent s'entasser sur sa table sans qu'il en dépliât un seul.

Le général Graham devait se rendre par voie de terre à Brindisi et, un soir pluvieux de la fin juillet, Durrance monta à bord du navire postal de Douvres à destination de Calais. Malgré le mauvais temps et la nuit sombre, des amis s'étaient réunis sur le quai pour assister au départ du général. On lâcha les amarres, quelques rares acclamations s'élevèrent, et, avant qu'elles eussent pris fin, Durrance se trouva en proie à une étrange illusion. Alors qu'appuyé sur le bastingage, il se demandait nonchalamment si ce serait là sa dernière vision de l'Angleterre, et souhaitait que quelqu'un de ses amis fût venu le voir partir, il lui sembla soudain que son souhait se réalisait : un homme se tenait immobile sous un réverbère, et cet homme avait la silhouette et la tournure de Harry Feversham. Durrance se frotta les yeux, puis regarda encore ; mais, fouettée par le vent, la flamme du réverbère vacillait derrière sa vitre, la pluie éclaboussait le quai, et il ne put distinguer que très vaguement le visage extrêmement pâle de l'inconnu. « Ça ne peut être qu'une illusion », pensa Durrance. Harry était certainement avec Ethne en ce moment, l'écoutant jouer du violon sous le ciel clair de Donegal. Mais alors même qu'il voulait quitter le bastingage, le vent s'apaisa et les lumières éclairèrent soudain plus vivement la jetée. Le visage émergea de l'ombre, parfaitement distinct, et Durrance se pencha en avant :

– Harry ! cria-t-il très fort.

Mais l'homme ne bougea pas. Le vent se remit brusquement à fouetter la flamme du réverbère, les roues frappaient l'eau, le bateau quittait la jetée.

– C'est une illusion ! répétait Durrance, ce ne peut être Harry ! ce ne peut être qu'un étranger qui lui ressemble ! Car le visage qu'il avait vu si distinctement l'espace d'une seconde, était celui d'un homme dépossédé, banni, rejeté par ses semblables ; un visage éprouvé et hagard, empreint d'une indicible souffrance.

Durrance avait été très occupé cette semaine-là. Son journal était resté plié sur son bureau et il avait tout à fait oublié l'incident du télégramme. Mais son ami Harry était bel et bien venu lui faire ses adieux.

## IV

### LE BAL À LENNON HOUSE

Pourtant, après sa promenade dans le parc avec Durrance, Harry Feversham avait pris le train de nuit pour Dublin. Le lendemain matin, il traversait Lough Swilly sur un petit vapeur de commerce qui, une fois par semaine, remontait la Lennon jusqu'à Ramelton. Sur le quai, Ethne l'attendait dans son dog-cart. Elle lui tendit la main et lui sourit comme à un camarade.

– Vous êtes surpris de me trouver là ?

– Je suis toujours surpris, car, toujours, vous surpassez l'idée que je me fais de vous.

Le sourire de la jeune fille devint autre et mieux qu'un sourire de camarade.

– Je conduirai avec précaution, dit-elle, lorsque les bagages de Harry furent placés dans la voiture. Je n'ai pas emmené le groom, exprès. Les invités commencent à arriver demain, et nous n'avons que cette journée à nous.

Elle emprunta la chaussée qui longe la rivière et tourna dans l'étroite rue escarpée. Harry demeurait silencieux à ses côtés. C'était sa première visite à Ramelton, et il examinait les lieux : le sombre bosquet d'arbres qui grimpaient sur l'autre rive, l'eau qui gargouillait sous le vieux pont gris, la quiétude de la ville assoupie ; il contemplait toutes ces choses avec une grande curiosité et avec, un peu,

l'orgueil du propriétaire. Car c'était là que vivait Ethne, et tout cela faisait partie de son être et de sa vie.

Ethne était une jeune femme de vingt et un ans, grande et robuste. Elle avait les épaules larges, mais bien proportionnées ; quoique n'ayant rien de ces formes exagérées qu'affectionnaient nos grand-mères, elle n'était pas dépourvue de grâce féminine, et son allure était souple et légère. Ses cheveux, d'un brun foncé, étaient enroulés simplement au-dessus de la nuque, une vive chaleur animait ses joues, et ses yeux, d'un gris très clair, avaient l'habitude de chercher, farouchement, ceux de son interlocuteur. Son physique n'était d'ailleurs que le parfait reflet de son caractère. Très franche, elle était dotée de cette simplicité spontanée propre à la force et qui, excluant toute violence, ne répand que la douceur.

Pendant la première partie du trajet, Ethne aussi parla peu, et d'un air absent. Elle paraissait absorbée par quelque grave pensée. Ce fut seulement lorsqu'ils eurent quitté la ville, et que la voiture roula sur la route plate et sinueuse de Letterkenny, qu'elle se retourna vivement vers le jeune homme :

– J'ai lu ce matin que votre régiment quittait l'Inde pour l'Égypte. Si je ne m'étais trouvée sur votre route, vous l'auriez suivi, vous auriez eu des chances d'avancement. Évidemment, vous ne pouviez savoir, mais je comprends qu'il vous soit difficile de rester en arrière, et je m'en veux.

Harry regardait fixement devant lui. Puis, d'une voix brusquement devenue rauque, il articula :

– Vous auriez tort de vous en vouloir.

– Comment m'en empêcher ? Je me blâme d'autant plus que je ne vois pas les choses tout à fait comme les autres femmes. Supposez, par exemple, que vous ayez été en Égypte et... qu'un malheur vous soit arrivé, je me serais sentie très seule, naturellement, et cela jusqu'à la fin

de mes jours, mais je crois fermement que vous et moi, nous nous serions retrouvés... au-delà de ces jours.

Elle avait parlé sans baisser la voix, du ton égal et tranquille dont elle eût dit la chose la plus banale. Harry retenait sa respiration. Il sentait peser sur lui le regard d'Ethne et restait immobile, les yeux droit devant lui, sans que le moindre tressaillement révélât son intime souffrance ; mais il semblait qu'il n'eût pas la force de répondre, et il demeura silencieux tandis que la jeune fille continuait :

– Voyez-vous, je puis supporter l'absence de ceux qui me sont chers mieux peut-être que la plupart des gens. Il ne me semble pas du tout que je les aie perdus.

Elle regarda autour d'elle pendant un moment, cherchant le moyen d'exprimer sa pensée.

– Vous savez comment arrivent les événements, reprit-elle ; on vit dans la monotonie, le quotidien ; puis, soudain, un visage surgit, se détache de la foule, et on le connaît tout de suite, ou plutôt on le *reconnaît* comme étant celui d'un ami, bien que ne l'ayant jamais vu auparavant. Eh bien ! de tels amis – ils sont rares – de tels amis, on ne les perd pas, fussent-ils absents ou même... morts.

– À moins, repartit lentement Feversham, qu'on ne se soit trompé. Si ce visage surgit de la foule n'avait été qu'un masque.

– Non, on peut croire s'être mépris, et pendant longtemps. Mais à la fin, on a toujours la preuve qu'on ne s'était pas trompé.

La confiance aveugle de la jeune fille torturait Harry à tel point qu'il ne put garder plus longtemps le silence.

– Ethne ! cria-t-il, vous ne savez pas...

Mais au même moment, retenant son cheval, elle se mit à rire, désignant quelque chose du bout de son fouet.

Ils étaient arrivés au sommet de la colline, à deux miles de Ramelton. Le chemin se faufilait entre deux murs, dont

l'un cernait un bois de chênes et de hêtres, l'autre des champs à perte de vue. Une boîte aux lettres peinte en rouge était encastrée dans le mur de gauche.

– Je voulais vous montrer cette boîte, dit Ethne ; c'est là que je venais mettre mes lettres lorsque je vous écrivais.

Et Feversham laissa s'échapper l'occasion de parler. Ils arrivaient à Lennon House.

– Enfin, nous avons encore un jour avant le bal, poursuivit la jeune fille au moment où elle arrêta la voiture devant le porche de la longue et asymétrique maison grise.

– Je suppose que tout le voisinage y assistera, remarqua Harry.

– On n'oserait pas s'abstenir, répondit Ethne gaiement. Mon père enverrait la police chercher ceux qui voudraient rester chez eux, tout comme il fit chercher et amener ici votre ami Durrance... À propos, j'ai reçu un cadeau de lui : un violon... un Guarnerius.

Au même instant, la porte s'ouvrit et un vieillard grand et maigre, au visage pointu et dont l'expression cruelle faisait penser à un oiseau de proie, apparut sur le perron. Lorsqu'il aperçut Feversham cependant, son visage s'adoucit et il esquissa un sourire. Un étranger aurait pensé qu'il lui clignait sans cesse de l'œil, mais ce n'était que la paupière qui retombait continuellement sur l'œil gauche.

– Comment va ? Heureux de vous voir ! Vous êtes ici chez vous ! Si vous voulez du whisky, tapez deux fois sur le plancher avec votre pied, les domestiques comprennent.

Et sur ce il rentra dans la maison. Harry le revit peu de jours-là. Dermot s'était retiré dans la pièce qu'il aimait appeler « mon bureau », tandis que les fiancés allaient pêcher le saumon dans la Lennon. L'après-midi était aussi tranquille qu'un dimanche ; même les oiseaux s'étaient tus. De la maison, les pelouses ombragées et tachetées de soleil

dévalaient en pentes abruptes jusqu'à la vallée, au fond de laquelle la rivière s'épanchait, rapide et sombre sous les branches en arceaux. Il y avait aussi une cascade où l'eau glissait avec une telle régularité qu'elle semblait s'être solidifiée ; mais, au seul point où le rocher formait une saillie aiguë, la rivière venant s'y briser rebondissait en une vague ambrée où s'irisait le soleil. Les jeunes gens demeurèrent longtemps assis, causant parfois, mais le plus souvent écoutant le grondement de l'eau dans sa fuite infinie. Vers le soir, alors que le soleil avait disparu et que de grandes ombres les enveloppaient, ils se levèrent, se regardèrent en souriant et reprirent lentement le chemin de la maison.

Feversham devait garder longtemps le souvenir de cette journée, car le bal eut lieu le lendemain, et, au moment où l'orchestre attaquait les premières mesures de la quatrième valse, abandonnant sa place près de la porte du salon, Ethne prit le bras de son fiancé et passa dans le hall. La grande pièce était vide et la fraîcheur de cette nuit d'été entraît par la porte ouverte. De la salle de danse parvenait le rythme agité de la musique mêlé au bruit des pas saccadés des danseurs.

Ethne, libérée de ses devoirs de maîtresse de maison, poussa un soupir de soulagement et, laissant le bras de Harry, se dirigea vers une petite table.

– Le courrier est arrivé, dit-elle, il y a des lettres pour vous – une, deux, trois... et une petite boîte.

Tout en parlant, elle lui tendait une boîte de carton blanc, semblable à celles qu'emploient les bijoutiers, et dont la légèreté d'emblée la frappa.

– Elle doit être vide, remarqua-t-elle.

La boîte était cependant soigneusement ficelée et cachetée. Harry rompit les cachets, dénoua les ficelles et déchiffra l'adresse. L'objet lui avait été expédié de Londres, mais l'écriture ne lui était pas familière.

– Il doit y avoir quelque erreur, commença-t-il en soulevant le couvercle.

Mais il s'arrêta brusquement : trois plumes blanches s'envolèrent de la boîte, flottèrent un instant et, l'une après l'autre, se posèrent doucement sur le sol.

Elles gisaient là, sur les planches sombres et polies, pareilles à trois flocons de neige ; mais elles n'étaient pas plus blanches que les joues de Harry Feversham. Il demeura immobile, les yeux fixés sur les plumes, jusqu'à ce qu'il sentît une légère pression sur le bras. C'était la main gantée d'Ethne.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il y avait de la perplexité dans la voix de la jeune fille, mais rien d'autre. Elle souriait, et son regard loyal et confiant disait à Harry qu'elle attendait le mot qui – elle n'en doutait pas – viendrait tout expliquer.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Qu'il y a des choses qui ne peuvent rester cachées, je suppose.

Ethne demeura silencieuse quelques instants. La musique langoureuse flottait à travers le hall, se confondant avec les murmures des arbres dans le jardin. Alors, secouant légèrement le bras du jeune homme, elle eut un petit rire haletant et lui parla doucement, comme à un enfant :

– Je pense que vous ne comprenez pas, Harry. Voici trois plumes blanches, on vous les a envoyées pour plaisanter ? Oh ! sûrement, pour plaisanter ! Mais la plaisanterie est cruelle !

– Ce n'est pas une plaisanterie. C'est très sérieux... atrocement sérieux...

Maintenant, il regardait Ethne droit dans les yeux ; elle retira sa main.

– Qui les a envoyées ?

Feversham n'y avait pas songé. Seul le message comptait ; son auteur n'avait aucune importance. Ethne s'empara de la boîte. Trois cartes se trouvaient au fond, elles les retira et lut :

– Capitaine Trench, Mr Castleton, Mr Willoughby. Connaissez-vous ces hommes ?

– Ils sont tous trois officiers de mon ancien régiment.

La jeune fille était atterrée. Elle s'était agenouillée et avait pris les plumes dans sa main avec la vague pensée que les toucher l'aiderait peut-être à comprendre. Elle souffla doucement, les plumes s'envolèrent et restèrent un instant suspendues dans le vide, puis, au moment où elles retombaient, elle les ressaisit et lentement, formula la question :

– Est-il juste qu'on vous les ait envoyées ?

– Oui.

Harry n'eut pas un seul instant l'idée de nier. Il ne chercha pas à éluder l'explication ; il n'était conscient que d'une chose : l'événement terrible qu'il pressentait avec terreur depuis tant d'années était enfin arrivé. Désormais aux yeux du monde il était un lâche, et ce mot, qu'il avait vu écrit en lettres de feu au plus profond de lui-même, flamboyait maintenant sur la place publique. Il restait immobile comme jadis devant les portraits de ses aïeux, acceptant la condamnation sans broncher. Mais la jeune femme, elle, se refusait à l'évidence et, toujours agenouillée, dit :

– Je ne crois pas que ce soit vrai. Vous ne pourriez me regarder en face si sereinement, si c'était vrai ! Vos yeux se détourneraient des miens, plutôt que de les fixer avec tant de fermeté.

– C'est vrai, cependant.

– Trois petites plumes blanches ! articula-t-elle lentement. Puis, avec un sanglot : cet après-midi encore, nous étions sous les ormeaux, près de la Lennon, vous en souvenez-vous,

Harry?... Nous étions seuls... tous les deux... et puis trois petites plumes blanches sont arrivées, et notre monde est bouleversé...

– Oh ! ne dites pas cela ! s'écria Harry d'une voix brisée.

Jusqu'à présent, il avait parlé avec un calme que ne démentait pas celui de son regard ; mais les derniers mots d'Ethne, leur pathétique simplicité, le tableau qu'ils évoquaient, lui arrachaient le cœur. Elle parut ne pas entendre sa supplication. Tournée vers la salle de bal, elle écoutait. Les conversations et les rires semblaient se rapprocher : elle comprit que la musique avait cessé. Se redressant vivement et serrant toujours les plumes dans sa main, elle ouvrit une porte. C'était celle de son boudoir.

– Venez.

Harry la suivit, elle referma la porte.

– Maintenant voulez-vous me dire, je vous prie, pourquoi les plumes vous ont été envoyées ?

Elle se tenait devant lui, calme et extrêmement pâle, mais son expression ne traduisait que le désir et la volonté de connaître la vérité. Feversham, cette fois encore, répondit sans hésiter, allant droit au fait sans chercher à atténuer sa culpabilité.

– J'ai reçu un télégramme de Castleton, alors que Trench et Willoughby dînaient chez moi. Castleton m'informait que mon régiment serait envoyé en Égypte. Il avait dîné avec une personne bien placée pour le savoir, et je ne mis pas en doute l'exactitude de l'information. Il me demandait aussi de prévenir Trench, mais je n'en ai rien fait. Castleton partait le soir même pour l'Écosse et, de là, devait rejoindre le régiment. Il ne devait donc pas revoir Trench avant quelques semaines et, à ce moment-là, le télégramme aurait très probablement été oublié ou du moins la date n'en serait plus précise. Je n'ai rien dit à Trench. J'ai jeté

le télégramme dans le feu, et envoyé ma démission le soir même. Mais, j'ignore comment, Trench a appris la vérité. Durrance aussi dînait chez moi – grand Dieu, Durrance ! Il doit savoir, lui aussi !

L'idée que Durrance pouvait savoir lui fut atroce. Mais, après tout, que lui importait que Durrance, ou que tous les hommes, d'un pôle à l'autre de la planète, connussent la vérité, maintenant qu'elle, Ethne, la savait !

– Est-ce tout ? demanda-t-elle.

– Oui, et c'est bien assez.

– Je ne trouve pas.

Et elle baissa la voix pour continuer :

– Nous étions convenus, n'est-ce pas, qu'aucun absurde malentendu ne viendrait jamais nous séparer. Nous allions être francs et accepter l'un et l'autre cette franchise mutuelle sans jamais nous en offenser... Soyez donc franc avec moi, je vous en supplie ! Je suis, je crois, en droit de réclamer cela. En tout cas, je vous le demande comme jamais je ne demanderai autre chose dans toute mon existence !

Ethne avait déposé les trois plumes sur la table. « Non, pensait Harry, le malentendu ne peut être dissipé. » Cependant, la jeune fille désirait une explication et elle y avait droit. Il rassembla toutes ses forces et répondit :

– Toute ma vie, j'ai été obsédé par la crainte d'être lâche – tout en sachant que je devais être soldat. Je gardais ma peur en moi. À qui pouvais-je la confier ? Ma mère était morte, et mon père...

Il s'arrêta court, comme si la respiration lui manquait. Le cœur austère du vieillard ne résisterait pas à ce coup... L'énormité de sa faute, les souffrances qu'elle allait causer se précisaient aux yeux de Harry. Il laissa tomber sa tête entre ses mains et gémit tout haut :

– Mon père n'aurait jamais pu comprendre. Il a toujours été prêt à affronter le danger, mais ne l'a jamais pressenti ;

tandis que cela a toujours été mon tourment : *prévoir* ! Un danger, un péril ? Je les prévoyais ! Et je prévoyais autre chose encore : la possibilité d'une éventuelle lâcheté qui me torturerait. Or, à l'une des « soirées de Crimée » où mon père réunissait ses vieux amis, j'entendis raconter deux terribles histoires : les tristes héros, un officier et un chirurgien, avaient failli à l'honneur. Je me trouvais cette fois en présence d'un cas tangible de lâcheté. Ces histoires me poursuivirent, hantèrent mon sommeil, ne quittèrent plus ma pensée : elles devinrent comme une part de moi-même : je me voyais, agissant tantôt comme l'un, tantôt comme l'autre, et je me disais : « Peut-être quelque jour, au plus fort d'une bataille, reculerai-je comme eux, trahissant mon pays, déshonorant mon père et mes aïeux. » Je fis de mon mieux pour surmonter cette peur : je me mis à chasser, mais avec une carte du pays gravée dans l'esprit, anticipant chaque haie, chaque fossé, chaque talus suspect.

– Cependant, vous meniez tout droit, Durrance me l'a dit !

– Croyez-vous ? dit Feversham d'un air absent. Oui, peut-être, quand les chiens étaient lâchés. Durrance n'a jamais su ce que ces moments d'attente, avant le lancer, furent pour moi ! Aussi, quand le télégramme arriva, je saisis la chance qui semblait s'offrir et je démissionnai.

Il s'arrêta. Il avait parlé avec prudence, ayant quelque chose à cacher. Bien qu'Ethne exigeât la franchise, il devait à tout prix, pour l'amour d'elle, lui taire une partie de la vérité. Elle eut aussitôt un soupçon :

– Aviez-vous peur aussi de me déshonorer ? Ai-je été en quoi que ce soit la cause de votre démission ?

Harry la regarda dans les yeux et mentit :

– Non.

– Si nous n'avions pas été fiancés, auriez-vous démissionné ?

– Oui.

Lentement, Ethne retira un gant. Feversham se détourna d'elle.

– Je crois que je suis comme votre père, murmura-t-elle. Je ne comprends pas.

Harry tourna la tête et vit que la jeune fille avait ôté son anneau de fiançailles... L'éclat des pierres semblait le narguer...

– Et tout ce que vous venez de me dire, cria soudain Ethne, vous me l'auriez caché, sans ces trois plumes, et vous m'auriez épousée !

Feversham ne répondit pas, mais son silence était un aveu. Ethne, cependant, était juste : elle tenait à connaître le fond de toutes ces choses avant de les bannir pour toujours de sa pensée.

– Hier, vous alliez parler, et je vous ai interrompu pour vous montrer la boîte aux lettres, dit-elle avec un curieux sourire. Était-ce à propos des plumes ?

– Oui, répondit Harry avec lassitude.

À quoi bon ces questions persistantes, puisque les plumes étaient là, et que la bague scintillait ironiquement sur la table ?

– Oui... Je pense que j'y avais été forcé par ce que vous disiez.

– Je me rappelle, interrompit Ethne avec une sorte d'emportement. C'était à propos de nos retrouvailles... « au-delà »... Nous n'en parlerons plus jamais...

Feversham chancela comme s'il allait tomber.

– Je me rappelle aussi que vous disiez qu'on peut se tromper et je vous affirmais que non... Vous aviez raison et j'avais tort, on peut se tromper.

– Voulez-vous reprendre votre bague, je vous prie ?

Harry prit l'anneau dans le creux de sa main et demeura immobile. Jamais il n'avait tant aimé sa fiancée, jamais

il ne l'avait autant appréciée qu'en ce moment où il la perdait. Dans ce calme boudoir, elle rayonnait, merveilleuse, depuis les fleurs éclatantes de ses cheveux jusqu'à ses blancs souliers. Il lui semblait incroyable qu'il l'eût jamais conquise ; cependant, il l'avait conquise, et il la perdait par sa folie. Ethne interrompit encore ses réflexions.

– Ceci aussi est à vous, voulez-vous le reprendre, je vous prie ?

Elle désignait les plumes. Docilement, Feversham étendit la main, puis brusquement la retira.

– Il y en a quatre ! s'exclama-t-il.

Elle ne répondit pas, mais Harry avait compris. La jeune fille avait un éventail d'ivoire et de plumes blanches : elle en avait arraché une pour la joindre aux trois autres. Elle se montrait cruelle, sans doute, mais elle voulait une rupture, une rupture absolue, irrévocable. Si, en dépit de sa pâleur, son visage était calme et sa voix tranquille, elle était en réalité torturée par la douleur et l'humiliation. Les regards échangés, les paroles prononcées, les lettres écrites ou reçues, tous les souvenirs de leurs fiançailles vibraient en elle, cuisants et intolérables – leurs lèvres s'étaient rencontrées, elle se le rappelait avec horreur et elle souhaitait ne plus jamais revoir Harry Feversham.

Comme elle l'avait ordonné, il prit les plumes, sans un mot de reproche et avec une dignité qui, même à ce moment, étonna la jeune femme. D'ailleurs, pendant toute la durée de leur confrontation, il avait regardé Ethne bien en face, avait répondu à ses questions simplement. Rien dans son attitude n'avait été vil, si bien que la jeune fille commençait déjà à regretter son geste. Mais c'en était fait, Harry avait pris les quatre plumes.

Il semblait sur le point de les mettre en pièces, mais se ravisa soudain, regarda fixement la jeune fille pendant quelques instants puis, avec un soin infini, serra les plumes

dans son portefeuille. Ethne ne se demanda pas pourquoi il agissait ainsi. Elle se contenta de penser que ce geste marquait une fin définitive et nécessaire.

– Il faut que nous retournions dans la salle, dit-elle, nous avons été absents longtemps. Voulez-vous me donner votre bras ?

Dans le hall, elle jeta un œil à la pendule :

– Onze heures seulement, reprit-elle d'un air las. Quand on danse ici, on danse jusqu'au jour. Il nous faudra montrer des visages heureux jusqu'à l'aurore.

Et ils entrèrent dans la salle de bal.